

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: - (1996)
Heft: 1-2

Artikel: Les réflexions de William James sur l'expérience et le problème de sa traduction dans le langage
Autor: Hunziker, Pierre-Yves
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-870259>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES RÉFLEXIONS DE WILLIAM JAMES SUR L'EXPÉRIENCE ET LE PROBLÈME DE SA TRADUCTION DANS LE LANGAGE

Nous nous confions au courant comme si nous étions sûr d'arriver au port. Nous vivons, pour ainsi dire, sur l'extrême rebord, sur la crête d'une vague montante, et l'impression que nous avons de tomber en avant dans une direction déterminée est tout ce que nous savons de notre route future.

Face à l'attitude théorique et dogmatique adoptée en philosophie, James oppose une compréhension vivante et ouverte de l'homme et de son rapport au monde. Seulement celle-ci se heurte d'emblée à ce qui se donne pour lui comme étant son contraire : le langage. Apparaissant ainsi sous un jour problématique, il va faire l'objet d'une critique, nourrie d'une réflexion recouvrant des aspects à la fois historico-rhétoriques, sémantiques et pragmatiques, qui va mettre en question le privilège traditionnellement accordé au *logos*.

La pensée de William James se distingue des autres conceptions métaphysiques, notamment par une critique de l'essentialisme et une réévaluation de la place de l'expérience humaine, concrète et finie dans notre compréhension de l'univers. Ces deux points ont pour corrolaire l'abandon de l'idée qu'il existe un point d'Archimède à partir duquel la réalité pourrait être saisie dans un discours omnicompréhensif. S'auto-définissant d'emblée comme philosophie de l'expérience vivante (individuelle, intuitive, sensible et pratique), la phénoménologie jameséenne, l'«empirisme radical» ou le «pragmatisme» exercent à l'endroit du langage une suspicion caractérisée, et n'exposent, bien entendu, pas de théorie systématique de la signification. Facilement identifiables, ces deux aspects ne doivent cependant pas masquer une réflexion sur le langage originale, jouant un rôle opérateur remarquable tout au long des recherches poursuivies par James, mais qui, parce qu'elle semble chaque fois s'imposer brutalement (comme

malgré l'auteur), revêt un caractère très disparate. Reconstruire une trajectoire possible de cette réflexion, c'est-à-dire tenter de montrer comment s'ouvre chez James la problématique du langage, et comment ensuite les divers traitements de celle-ci s'articulent à la réélaboration continue de sa philosophie (pensée *et* écriture), tel est le parcours qu'ici nous nous proposons de faire.

La biographie est la forme concrète dans laquelle tout est immédiatement donné ; le flux de la perception compose la véritable étoffe de la biographie de chacun de nous, et à chaque instant il nous offre un bouillonnement de faits nouveaux.

(IPH, p. 184)¹

Aux «yeux de l'esprit», à la «perception d'idéalités», à la «connaissance d'universaux», à la «clarté de la pensée», James entend substituer d'autres métaphores qui conduisent, elles, à leur origine sensible, c'est-à-dire au champ spatio-temporel de l'expérience qui «n'a pas de bornes plus définies que le champ de ma vision» (IV, p. 102). Or ce n'est pas seulement à la perception visuelle qu'il entend ainsi restituer sa place originelle, mais à toute sensation : «“le primat de la sensation, telle serait la formule de ma thèse”» (IPH, p. 97). Concrètement cette thèse se présente sous la forme d'une expérience personnelle radicale, dans laquelle «tout est immédiatement donné».

Pour essayer de prendre la mesure d'une telle expérience, si cela est possible, il faut se reporter au rôle central que James lui attribue dans son empirisme radical qu'il définit dans la préface à *L'idée de vérité*:

L'empirisme radical consiste d'abord dans un postulat, puis dans une constatation de fait, et finalement dans une conclusion généralisée.

Le postulat est que les seules choses à débattre entre philosophes seront des choses définissables en termes tirés de l'expérience...

1. Les références des textes cités de William JAMES sont abrégées comme suit : IV: *L'idée de vérité*, tr. L. Weil et M. David, Paris : Félix Alcan, 1913 ; IPH: *Introduction à la philosophie, Essai sur quelques problèmes de métaphysique*, tr. R. Picard, Paris : M. Rivière, 1926 ; PM: *Le Pragmatisme*, tr. E. Le Brun, Paris : Flammarion, 1968 ; PP I-II: *The Principles of Psychology*, vol. 1-2, London : Macmillan and Co., 1910 ; ERE: *Essays in Radical Empiricism*, New-York : Longmans Grenn and Co., 1922.

La constatation de fait est que les relations entre les choses, conjonctives aussi bien que disjonctives, sont tout autant des choses d'expérience particulière et directe, sans l'être plus ou moins, que les choses elles-mêmes.

La conclusion généralisée est que par conséquent les fragments d'expérience se tiennent de proche en proche par les relations qui sont elles-mêmes des fragments d'expérience.

En résumé, l'univers directement perçu n'a besoin d'aucun principe de coordination extérieur à lui et de nature transempirique, mais possède en propre un enchaînement intérieur, une structure continue.

(IV, p. IX)

Voici donc résumé, dans un style dogmatique, ce que James postule de bout en bout dans ses recherches et qui va les motiver et en déterminer le sens : une expérience originale, immédiate et pleine qui rend superflue toute fondation externe.

Si l'empirisme radical doit se présenter sous la forme d'un «postulat méthodologique», c'est essentiellement en raison du fait que l'expérience pure qu'il présuppose n'est en réalité, selon James, jamais purement vécue par la conscience réflexive, et doit donc être simplement admise. Si la sensation d'une harmonieuse confusion est naturellement éprouvée par le bébé, ce n'est en revanche pas le cas chez l'adulte² qui doit passer par son contraire, s'il veut tenter d'en faire aussi l'expérience :

Si le lecteur peut réussir à faire abstraction de toute interprétation des sensations par la pensée et à se plonger dans sa sensibilité immédiate en ce moment même, il découvrira qu'elle est ce que quelqu'un a appelé une confusion luxuriante et tumultueuse, aussi dépouillée de contradiction en tant que bloc composite, qu'elle est entièrement vivante et évidemment actuelle.

(IPH, p. 63)

Faire de l'expérience concrète son premier principe méthodologique signifie prendre la réalité à bras le corps et intégralement, comme elle vient, sous l'aspect chaotique, mais bien vivant, d'un «flux perceptuel mouvant et continu», telle est la métaphore dominante qui va traverser d'un bout à l'autre les écrits de James. Cette expérience originaire du courant de sensation a la forme d'une vaste masse à la fois diffuse et confuse, quelque chose comme une «*big blooming buzzing confusion*». La pleine possession de cette réalité se

2. Du moins chez l'adulte qui se trouve dans un état «normal», car James n'exclut pas d'approcher une telle expérience notamment sous l'influence d'alcool, de drogue, ou en se plongeant dans un état de demi-sommeil.

fonde essentiellement sur le tout de cette expérience immédiate et concrète qui seule est à même d'exhiber les traits les plus profonds de la réalité. Elle se caractérise notamment par l'unité indivise et originale du flux des sensations (*the aboriginal flow of feeling*) qui se donne toujours comme une multiplicité unie dans la totalité (*there is always much-at-once*).

Unie dans une totalité, les perceptions changent cependant constamment et ne se représentent jamais identiques à elles-mêmes. Continues et toujours nouvelles, elles ne se laissent pas interpréter à l'aide des *sense data* des empiristes ou des behavioristes, car la discrétion de ceux-ci est en vérité un artefact, une construction après coup de l'analyse discriminante qui nécessairement perd l'intégrité du réel. Pour préserver sa position privilégiée, le courant des sensations ou des perceptions doit relever exclusivement de l'expérience pure, car une fois les sensations ou les percepts identifiés ou exprimés, même silencieusement, comme «une» sensation ou «un» percept, ils deviennent problématiques, leur nature exacte ne pouvant être déterminée qu'après coup, comme résultat de la conscience réflexive ou linguistique qui brise, diffracte et finalement fixe le continuum en éléments discrets.

Cependant, comme il est impossible de découvrir une vérité absolue qui soit indépendante de nos besoins et intérêts, il est tout aussi impossible de saisir une impression (nécessairement nouvelle) qui survient dans le continuum, autrement que par une idée préconçue extraite des impressions précédentes : «[...] la queue du serpent — c'est l'homme que je veux dire — a laissé partout des traces de son passage» (*PM*, p. 60). Si bien qu'une réalité «indépendante» de la pensée humaine est «une chose qui ne semble pas facile à découvrir». Elle se réduit à des suppositions — le muet semble devoir former «la limite idéale de notre pensée».

Le flux des impressions sensibles «comme tel, ne signifie rien, mais n'est que ce qu'il est immédiatement : un tout composite, un pêle-mêle, contenant des caractères et des aspects innombrables» (*IPH*, p. 62). Au regard de ce véritable torrent de sensations qui déborde et excède de toute part toute pensée conceptuelle possible, celle-ci se révèle comme étant à la fois limitée et limitative. Aussi, le concept d'expérience pure semble en dernière instance désigner, pour James, la part non conceptuelle ou non verbalisée de l'expérience, mais dont toutefois la «pureté³» est toujours entamée, puisqu'elle n'est accessible

3. Notons ici que ce concept, comme aussi par exemple celui de «réalité», est un de ces concepts limites auxquels James attribue, pour les neutraliser, une valeur purement indicative et contingente : ces signes conceptuels «s'ils se mêlent

qu'à travers le langage. Autrement dit, la condition de possibilité de l'expérience pure, à savoir sa non-verbalisation, est aussi son impossibilité.

Le nerf de l'empirisme radical ressemble donc un peu à ce «rien» à propos duquel Wittgenstein disait qu'il «ferait tout aussi bien l'affaire que quelque chose à propos duquel rien ne peut être dit». La richesse de la réalité vécue devant nécessairement s'exposer dans le discours, la philosophie de James apparaît ainsi comme d'emblée fustigée par sa propre énonciation ; mais ce qui l'ouvre par là même à sa problématique : le langage. Aurait-on affaire ici à l'envers négatif de ce que d'aucuns appellent outre-Atlantique «*a soap opera of theory* : “*The Prison House of Language*”»? Non, du moins pas tout à fait ; nous allons voir que, stimulée par cette aporie, la suspicion de James à l'égard du langage est si tonique qu'elle finit par devenir libératrice. L'exigence d'immédiateté et de concrétude va en effet dès les *Principles* amener James à esquisser une «théorie» originale du langage, qui aura pour toile de fond la critique d'une rhétorique philosophique sous l'emprise du charme illusoire du concept, et l'exploration de modes énonciatifs plus poétiques, qui se situent aux marges de la logique de l'identité que l'expérience réelle excède de toute part, justement.

C'est en vain que la scolastique — cette sœur cadette, mais pédante, du sens commun — a voulu stéréotyper les formes du langage dont s'était toujours servie la famille humaine, en faire quelque chose de définitif, les fixer à perpétuité !

(*PM*, p. 136)

C'est en vain que la scolastique a essayé de fixer définitivement les formes de notre langage, et si elle a échoué, cela tient à la nature de celui-ci qui s'inscrit dans un devenir dont l'origine est sensible, analogique et métaphorique⁴. La genèse jameséenne du langage, qui se confond ici aussi avec celle de la connaissance, doit montrer que l'expérience du monde sensible, doublée de la faculté de faire des

bien un instant à la pensée» indiquent simplement leur origine sensible, mais pour ensuite s'y ramener et s'y perdre, sans en avoir rien dit.

4. James n'utilise jamais, à notre connaissance, le terme de métaphore. Cependant, qu'il s'agisse des origines historico-rhétoriques du langage, ou du processus épistémologique duquel résultent les mots, il nous semble que la sémantique de James s'articule bien autour du concept de métaphore.

analogies, est la seule source authentique du sens des mots et du savoir. Le langage se verra ainsi conférer un caractère éminemment poétique qui en interdit le remodelage et le blocage dans des formes fixes superficielles qui aboutissent, du point de vue de la doctrine pragmatiste, à l'arrêt de la pensée et de toute recherche future. La généalogie des concepts va en effet mettre en évidence que ces formes linguistiques sont le produit de la sublimation de quelque catégorie, nom ou concept familiers eux-mêmes résidus, dans le processus cognitif, d'une succession de transpositions (*translation*) ou plutôt de métaphores. Pour essayer de comprendre cet aspect essentiel de la réflexion jameséenne sur le langage et le rôle qu'il va jouer ensuite, il faut se reporter au milieu du chapitre XXII, intitulé *Reasoning*⁵ (*PP II*, p. 355-59), des *Principles* où, à la suite d'une liste d'arguments qui ont pour but de mettre en évidence «le contraste intellectuel entre l'animal et l'homme», James se lance dans une genèse psycho-(pré)historico-rhétorique du sens des mots.

Après avoir énoncé l'humour comme une «autre différence classique» entre l'homme et l'animal, il remarque qu'une fois de plus nous sommes renvoyés à l'homme en tant qu'animal parlant (*talking animal*), et qu'il faut reconnaître que le langage semble bien une distinction capitale entre l'homme et l'animal (*man and brute*). Mais le langage, précise-t-il aussitôt, ne suffit pas à lui seul comme marque discriminante, cette distinction doit reposer elle-même sur deux autres distinctions, plus fondamentales : la décomposition d'une représentation en ses éléments (*ingredients*) et l'association par ressemblance ou similitude (*similarities*).

En effet, si l'on entend par langage «un système de signes différents des choses signifiées mais capable de les suggérer», il n'y a pas de doute que les animaux possèdent un «certain nombre de tels signes», et qu'ils sont capables eux aussi (par. ex. le chien, le singe ou le perroquet) de les apprendre par imitation, ou par un processus de répétitions liées à des émotions. Tout cela, ne constitue-t-il pas de vraies manifestations du langage ? Certainement, répond James, tout en précisant cependant que chez l'homme «la pulsion linguistique est plus généralisée et systématique» : «*il a une tendance délibérée à*

5. Précisons que James ne prétend pas ici à l'originalité. Il résume, cite et commente des auteurs qui lui sont familiers. Si cette conception du langage est en effet partagée par d'autres auteurs, son intérêt principal réside en réalité dans la place qu'elle occupe ici et le rôle opératoire que James lui donne, aussi bien dans sa critique des conceptions métaphysiques traditionnelles que dans l'élaboration de sa philosophie.

appliquer des signes à toute chose, il désire des signes là où il n'en existe pas, ou pas encore». Là où l'animal vit en toute quiétude sans posséder de signes en relation avec ses intérêts, l'homme, lui, «postule le signe, son absence l'irrite, et pour finir il l'invente». Cette pulsion généralisée et systématique à produire et utiliser des signes, conclut-il provisoirement, est le *telos* qui détermine le langage humain, et explique du même coup son prodigieux développement, aussi automome qu'inquiétant, qui trouve son achèvement dans les sciences *a priori* ou formelles.

Mais James n'arrête pas là son enquête généalogique, et se demande comment peut bien survenir une telle pulsion linguistique. La réponse ne se fait pas attendre : elle apparaît sitôt que la notion de «signe comme tel est née», et cela sans aucun apport extérieur. Le «comme tel» du signe est un fait de la nature elle-même qui est produit simultanément par la dissociation de traits saillants tirés d'un certain nombre de «cas concrets de signification» et l'association par ressemblance.

L'animal capable d'un tel processus mental est conduit naturellement à découvrir l'essence de tous les usages langagiers, à savoir que les signes fonctionnent vraiment comme signes «seulement dans la mesure où ils ont le même *usage* — *être signe* à la place de quelque chose de plus important qu'eux-mêmes». L'animal prisonnier de la simple association par contiguïté qui implique l'immédiateté des intérêts et des émotions ne pourra s'extraire, ou plutôt s'abstraire, de son état de torpeur naturel. Seule l'association par similitude, qui rompt avec la contiguïté, l'ouvrira à l'inouï, à l'identité du même, à «la saisie du *per se* du signe comme tel», à son devenir homme (*general sign maker*), et, par la même occasion, à son essence métaphysique.

Ainsi, en faisant de l'association par similitude — mais aussi de la perception *théorique* de la ressemblance — la différence la plus caractéristique entre l'animal et l'homme, James se démarque de la conception classique qui, de manière dogmatique, situe la limite entre l'animal (privé de *logos*) et l'homme (comme *zôon logon ekon*) à partir de l'unité du nom, du sens et de la référence. La nature du langage et de l'homme ne se rapporte donc pas à sa logicité supposée, mais à l'analogique et au métaphorique. Ce qu'Aristote avait ainsi relégué dans sa *Poétique* ou sa *Rhétorique* se trouve ici déplacé, et recentré dans les *Principles* au cœur d'un chapitre essentiel : *Reasoning*.

C'est pourquoi notamment, la limite séparant le poète de l'homme de science ne se confond pas, pour James, avec celle du subjectif et de l'objectif : le génie poétique et scientifique se fondent tous deux sur les sens et sur la capacité de faire des associations inhabituelles,

ou de discerner des relations là où personne n'en voit (chacun, bien entendu, avec des intentions et des degrés d'abstraction différents). Quant au philosophe (rationaliste) qu'il critique, il semble que son génie métaphysique se confonde avec la possibilité du langage même : la perception théorique qui voit de l'identique là où il n'y a que des ressemblances, qui identifie des essences universelles là où il n'y a que des similitudes, et qui se prolonge dans une logique de la substitution du général au particulier.

Mais cette opération de la pensée serait impossible sans la *mimesis*. La genèse du sens doit donc encore être complétée. Elle l'est par une longue note que nous résumons ici. Il s'agit d'un véritable morceau d'anthologie d'histoire naturelle qui n'aurait qu'un intérêt anecdotique s'il ne mettait pas en évidence une certaine image du langage qui dans le fond n'a vraisemblablement jamais quitté James. Cette note doit expliciter ce à partir de quoi la dissociation et l'association par similitude opèrent, à savoir ces «cas concrets de significations» dont nous avons parlé plus haut, et qui ne vont pas sans une autre possibilité naturelle : l'imitation. Poursuivant ainsi son enquête généalogique, James fait état d'une étape intermédiaire où ni homme, ni bête, «il» (*the primeal man*) n'a pas encore découvert sa condition d'homme, ou de producteur de signes, mais possède déjà un pouvoir imitatif supérieur à la singerie animale.

Deux autres conditions de possibilité du langage humain s'ajoutent, dit-il, à l'association par ressemblance, «assistent son action, ou même lui pavent la voie» : une grande loquacité naturelle et un incomparable pouvoir d'imitation. La loquacité naturelle de l'«homme» produit un signe réflexe original (ou une interjection) qui est ensuite estampillé et fixé par imitation. La manière dont cette dernière fixe la signification des signes (*meaning of signs*) est alors la suivante, écrit James toujours sur le mode de l'indicatif : lorsqu'un primitif a une émotion, il utilise une interjection naturelle ; or (pour éviter de supposer que le son réflexe ne soit par nature trop sensiblement déterminé) quand un groupe de ces «hommes» fait l'expérience d'une émotion commune, et que l'un d'eux vocifère au point de dominer les vociférations des autres, ils vont l'imiter, soit par sympathie, soit naturellement. Et si, même sans partager actuellement la même expérience, un membre du groupe entend ce cri dominant, il le répète par pur esprit d'imitation⁶. Or, comme il réitère ce cri, il se remémore par ce moyen

6. Dans un autre passage des *Principles* consacré aux instincts (*PP II*, p. 407-408), James explique l'apprentissage du langage par l'enfant par un processus de

l'expérience qui fut la sienne précédemment. En résumé, dit James : le primitif «a d'abord un signe avec une émotion, puis il l'a sans, et enfin de nouveau avec». L'homme préadamite vit le signe comme quelque chose qui est à la fois séparé de l'émotion et en relation intime avec elle. Et à la faveur de cette proximité naturelle, il lui est dès lors possible de lier le signe à l'émotion correspondante, au cas où cette dernière n'aurait provoqué aucun cri interjectif, ou une vocifération différente. Mais si le processus mental tend bien à fixer telle vocifération sur telle émotion, en réalité, conclut James, quand survient une émotion, dans la plupart des cas, ce n'est pas un signe déterminé mais tout un stock de signes qui vient à l'esprit... à partir duquel l'association par ressemblance opère, et fait rentrer les «significations concrètes» dans le langage.

Ces «significations concrètes» — ce langage d'avant l'apparition de la conscience — constituent sans doute ce qui, pour James, est le langage authentique. En associant d'emblée plusieurs signes à une émotion, et non pas un signe approprié, comme c'est le cas selon Aristote, il laisse une certaine indétermination dans la traduction. De plus, les signes quasi naturels qui le composent ont une proximité absolue avec la vie des émotions, des sentiments ou des sensations (*feelings*). Ces purs vocatifs, aux propriétés pré-nominales, représentent en quelque sorte un degré zéro du langage, avant qu'ils ne soient transformés, ou plutôt défigurés, par abstractions successives, en concepts, noms, et systèmes d'appellations qui isolent, identifient et classent — «dans le ciel, les constellations, et sur la terre, les rivages, la mer, les rochers, les bois, les prés» (*IPH*, p. 63). Jusqu'à un certain point, on pourrait dire, si James n'utilisait pas déjà lui-même ce paradoxe, qu'il a consacré sa vie à remonter, par l'écriture, vers cette langue des affects, en amont de ce qui pour lui est une menace constante et une pulsion morbide — abstraire, nommer, définir, formaliser, parler, philosopher — pour (re)découvrir l'expérience silencieuse et corporelle d'un chaos originaire, seule source véritable de sens.

Mais d'autre part la relation intime entre le signe et l'émotion que le signe (r)appelle, n'est-elle pas dès l'origine menacée par ce qui la rend possible, à savoir l'imitation ? En effet, la faculté chez l'homme d'apprendre par simple imitation et répétition, n'engendre-t-elle pas

pure imitation des sons produits par l'adulte. Mais si l'enfant enrichit très rapidement son vocabulaire par ce moyen, ce n'est pourtant que quand il reliera les mots ensemble pour exprimer ses désirs et ses perceptions que son langage deviendra vraiment signifiant.

aussi, avant même l'apparition du processus abstraktif que James met pourtant en cause, la possibilité de l'utilisation extensive des signes indépendamment de l'expérience sensible exposant ainsi la pensée immergée dans le langage à la perte et l'oubli des impressions originaires ?

Dans la psycho-phénoménologie jameséenne on retrouve en quelque sorte l'équivalent d'un tel proto-langage, mais dont le régime est cette fois silencieux, et en vérité abyssal. Dans la pensée, un langage pré-réflexif parlerait, et pour ainsi dire percevrait des choses, de façon confuse certes, mais ininterrompue : celui du corps, des affects, des sentiments ou des sensations, dont les traces (*marks*) intuitionnables mais non analysables constitueraient la véritable étoffe de la pensée et son objet même⁷. Ce tissu de signes enchevêtrés forme une couche de significations plus ou moins obscures, mais qui suffirait à la pensée pour penser et s'assurer ainsi de son indépendance par rapport à son expression linguistique qui l'éclaire en retour... Si les analyses introspectives des *Principles* portant sur la distinction entre langage et pensée restent assez floues (en raison notamment d'une terminologie volontairement très lâche), James avance encore un autre type de preuve, fondé sur ses recherches en psychologie empirique : il cite notamment le cas de ce sourd-muet, M. Ballard, qui se souvient, qu'avant même d'avoir appris à écrire, se demandait déjà : «*How came the world into being ?...*» (*PP I*, p. 266-67) Mais, «êtes-vous sûr que ceci soit l'exacte traduction en mots de vos pensées sans mot ? — aimerait-on demander ici. Et pourquoi cette question — qui autrement ne semble du tout exister — montre-t-elle ici le bout de l'oreille ?...⁸»

Selon le modèle positiviste, la pensée analogique et l'imagination verbale sont les plus primitives, puis leur succèdent au cours de l'histoire le niveau plus élevé de la pensée analytico-scientifique. James reprend ici ce modèle mais le place au cœur de la raison dans une expérience totale où la pensée analogique, qui opère à partir de percepts, n'est pas nécessairement suivie d'un stade dit analytique qui, lui,

7. Au niveau épistémologique, ce langage pré-réflexif, auquel le savoir en dernière instance doit se rapporter, sera interprété comme étant non seulement signifiant mais connaissant. Voir par exemple, «La fonction de connaissance» in *L'Idée de vérité*, p. 8-12, où James oppose «connaissance directe» (propositionnelle) à «connaissance indirecte» (non-propositionnelle) et critique ceux qui refusent aux sensations d'être connaissantes.

8. Ludwig WITTGENSTEIN, *Investigations philosophiques*, Paris : Gallimard, 1961, § 342.

opère au moyen d'un système de signes indépendant du monde sensible, arbitraire et très contraignant.

Au commencement des temps devait régner une certaine liberté de langage : les premiers mots devaient vraisemblablement référer à des choses, ou des actions, mais prises dans leur globalité. Les nouvelles expériences étaient saisies sur la base de leur ressemblance avec les anciennes et avec l'aide des noms qu'elles avaient peut-être reçus ; cela bien avant que n'existe la capacité d'abstraire et de nommer quelque aspect commun de ces expériences. C'est pourquoi les mots n'étaient «ni particuliers, ni généraux, mais *vaguement* concrets» (*PP II*, p. 364). Les noms jouaient le rôle d'adjectif ; on disait probablement non pas «le visage est rond» mais «le visage est lune», non pas «le pain est dur» mais «le pain est pierre», etc. Puis naquirent des expressions comme «volonté de fer», «peau veloutée» (de velours), ou «tête ovale» (d'œuf) où les noms-adjectifs, encore en connexion avec nos perceptions corporelles, s'appliquaient aux choses semblables, avant qu'elles ne reçoivent aussi un nom et que l'original (métaphorique) devienne entièrement ou partiellement un terme abstrait ou général. «Ovale ne suggère aujourd'hui plus qu'une forme» (*PP II*, p. 364).

Ce glissement sémantique du perceptuel au conceptuel, du plein au vide a son origine dans un processus psychologique instinctif de la vie intellectuelle de l'homme qui «*consiste presque exclusivement dans la substitution d'un système de concepts au système de perceptions dans lequel son expérience prend naissance*» (*IPH*, p. 64). Or, comme le montre l'usage préférentiel (surtout dans son dernier ouvrage (inachevé) *Introduction à la philosophie*) des termes de «transposition», de «translation», de «traduction», ou d'«interprétation», la dynamique de cette substitution est de nature métaphorique. Supposée expliciter le transfert effectué au moyen de la raison poétifiante (transfert des valeurs et négation de la vie), elle pourrait schématiquement être présentée ainsi : initialement l'expérience originaire totale et chaotique est transposées corporellement en un flux de percepts. Des marques saillantes sont sélectionnés par la perception et transposées en données qui dépendent de nos «biographies personnelles». Ces données que James appelle aussi le «système des perceptions» sont alors interprétées en fonction de nos «intérêts» individuels, au moyen de l'analogie, et transposées en images (et l'image pour James a déjà la fixité du concept), avant d'être traduites en mots (ou concepts, mais qui à ce stade possèdent encore un caractère éminemment poétique et vivant). Or les mots vont à leur tour faire l'objet d'une seconde transposition conceptuelle qui va créer entre eux, par le jeu de la comparaison et de la substitution, des relations si ferme-

ment établies qu'elles vont prendre un caractère de nécessité et donner aux concepts, ou plutôt aux noms, un air «immuable» et «éternel». («Un air»seulement, car une des implications de cette généalogie du sens est de rappeler que la charpente des vérités nécessaires est œuvre humaine).

C'est ainsi que d'un enchaînement métaphorique on aboutit à l'édification d'un «vaste système immobile de termes universels». Traduire, c'est donc aussi travestir : résultat d'une succession de translations partielles, variables et finies, le langage, et plus spécifiquement les noms, apparaissent désormais comme «des extraits appauvris» et particulièrement impropres et inadéquats à traduire la richesse et la diversité infinies du vécu, et du monde — on ne peut pas plus puiser, dit James, la substance de la réalité à l'aide des concepts qu'on ne peut puiser de l'eau avec un filet...

Le langage, y compris celui pourtant supérieur du poète, se révèle un travestissement impuissant à exhiber «les caractères les plus profonds de la réalité qui nous sont donnés». Et aucun nom propre, aucun sens littéral, aucune traduction sans reste n'a jamais précédé la première métaphore. Corporelle et quasi indicible, cette dernière demeure plus suggestive et plus riche de significations que le plus achevé des systèmes linguistiques, et *a fortiori*, logiques ou philosophiques qui en sont des réductions mutilantes.

Cependant, insensible au fondement naturel du langage et surtout fasciné par les raccourcis symboliques, il faut bien avouer, remarque James, que tout se passe dans «l'esprit adulte» comme si les signes s'utilisaient et se développaient «pratiquement sans se mélanger aux perceptions». Fort de ce constat, il distingue alors deux usages possibles des mots : le premier, familier et pragmatique, est positif ; il régle nos activités et convient notamment à l'attitude expérimentale et poétique. Le second, négatif, est adopté par l'attitude formaliste et philosophique (rationaliste) qui identifie immédiatement le sens d'un signe à une entité abstraite dont il tiendrait lieu.

L'interprétation devient si intime, que nous pouvons même agir comme si l'expérience n'était pas autre chose que les différentes espèces de concepts dans lesquels nous la transposons.

(IPH, p. 133)

La pensée commence avec l'abstraction de marques ou de signes conceptuels qui proviennent de la totalité concrète de l'expérience.

Ces marques nous pouvons les reconnaître seulement parce que nous les percevons en accord avec nos intentions et nos intérêts. Et nous faisons poutrelles, comme pour le courant de la perception : nous notons «les uns après les autres leur divers traits, qualités et rapports».

Comme matériaux de la pensée, les mots, phonèmes ou graphèmes, sont aux yeux de James des *data* parmi d'autres (comme les images olfactives, visuelles ou tactiles) mais qui, en raison de leur éloignement de la vie, ne représentent pas un matériel privilégié pour la pensée⁹. A l'instar d'autres items, les signes linguistiques véhiculent des significations (*meanings*) desquelles ils se distinguent. En effet, au contraire des images sonores ou visuelles des mots qui, comme n'importe quelle autre image, sont introspectables, leurs significations sont de nature si transitoires et si évanescences que nous n'en avons aucune représentation directe, autre que par les mots eux-mêmes. C'est pourquoi on peut dire que «la conscience de l'«Idée» et celle des mots sont consubstantielles. Ils sont faits de la même «étoffe spirituelle» et forment un flux ininterrompu». (*PP I*, p. 282).

Dans le même chapitre «The Stream of Thought» des *Principles*, James décrit la signification comme un sentiment subjectif qui se caractérise par un mouvement directionnel (*a feeling of tendency*) vers un objet, pensée complète ou unité idéale qu'il analysera, en raison notamment de son holisme, indifféremment en termes d'idées, de concepts, d'images, ou de sensations. L'essence transitive de la signification détermine les actes de la pensée¹⁰, et surtout la relie au monde qu'elle «façonne», et qu'elle essaie de rejoindre. Concernant l'interprétation de cette structure intentionnelle, James adoptera tour à tour les points de vue d'une épistémologie de type scolastique, mentaliste, béhavioriste ou pragmatique qui marquent les étapes du chemin parcouru¹¹ depuis une conception psycho-phénoménologique de l'intentionnalité, dont les éléments et les relations sont internes, mystérieux et inanalysables, vers une conception qui voit entre la pensée et l'objet un processus cognitif psycho-physiologique moteur, linguistique et

9. Pour autant que la pensée ait besoin de quoi que ce soit pour fonctionner, ce que James laisse en suspens.

10. Pour mettre en évidence ce «*feeling*» d'une direction qui caractérise la signification, James décrit ce que chacun devrait ressentir lorsqu'il a, comme on dit, «le mot sur la langue» : situation où la pensée, privée momentanément du mot «qui l'habille», s'oriente cependant, avec «un intense sentiment d'absence», vers quelque chose.

11. Voir à ce propos «Les Tigres en Inde», in *IV*, qui est un raccourci représentatif de ce cheminement.

comportemental, analysable (seulement partiellement) en termes de relations externes.

Il y a, selon James, deux manières pour la pensée d'être unie au monde : soit par des actes intentionnels relayés par des signes linguistiques qui idéalement doivent se prolonger dans la perception d'images mentales ressemblant plus ou moins à l'objet visé, soit par des actes fondés sur la perception directe de l'objet sensible qui, dans ce cas, s'unit et se confond avec les actes intuitifs eux-mêmes. Or, seul ce sol empirique originaire représente un « mouillage sûr » pour la pensée et détermine ainsi le *telos* de toute intention — « sans aboutissants sensibles, nos pensées à tous sont comme une mer sans boussole » (IV, p. 33). Et dans cette mer, James a de bonnes raisons de craindre de se perdre à tout instant, puisqu'il est désormais convaincu que sa « propre pensée courante a presque exclusivement comme matériaux subjectifs des mots » (IV, p. 26). Mais d'un autre côté, ses craintes se verront aussi atténuées dès qu'il verra dans le flux continu des significations accompagnant l'enchaînement correct des mots quelque chose qui ressemble fort au courant ininterrompu de sensations.

La pensée suit les directions des mots, comme elle progresse en algèbre : de même qu'elle « vole » avec les symboles algébriques qu'elle utilise (et cela sans leur donner de valeur particulière) jusqu'à ce qu'elle ait atteint un certain point, de même elle se déplace rapidement et aisément à l'aide des mots, sans avoir à s'arrêter sur une interprétation à donner à chacun d'eux. La pensée ressent puis suit sans interruption le sens indiqué, ou le « mouvement logique » des signes, malgré l'apparente discrétion du langage. Elle perçoit les mots non comme de simples bruits ou noms séparés, mais les comprend du fait qu'ils sont, comme les fragments de l'expérience, reliés ensemble d'une certaine façon.

Autrement dit, pour parler comme James, nous sentons vibrer le sens des mots à partir des seules relations cohérentes et satisfaisantes qu'ils ont pour nous. Le fait que les mots appartiennent à un ensemble lexical et grammatical commun suffit à leur assurer un sens ; et dans cette mesure, n'importe quelle combinaison subjective de signes s'appuyant sur cette structure paraît avoir une signification. Aussi, conclut-il, du seul point de vue formel « la ligne de partage entre sens et non-sens est impossible à tracer » : même « les passages les plus obscurs de Hegel » ou des expressions comme « cercle carré », parce qu'ils utilisent un « vocabulaire commun », produisent le sentiment qu'il y a là une quelconque signification (PP I, p. 264).

La distinction de James entre signification et image va aller dans le même sens qui libère, provisoirement du moins, la pensée signitive d'un processus psycho-gnoséologique obscur, au profit d'une conception plus structurale du sens. Les signes avec lesquels la pensée opère sont souvent accompagnés de représentations imaginatives très profuses, mais souvent aussi «l'image est si faible, que leur valeur toute entière semble résider dans leur rôle fonctionnel» (IV, p. 75). Si bien qu'on peut dire que notre pensée est essentiellement «faite de symboles qui ne ressemblent pas aux réalités qu'ils représentent», même vaguement (IV, p. 27). Lorsque je lis la phrase, «Newton vit dans les cieux l'œuvre de Dieu, aussi clairement que Paley l'a vue dans le règne animal», elle est, écrit James, parfaitement intelligible, rationnelle et dit quelque chose du monde, sans pourtant qu'une image, même vague, accompagne chaque mot. Il y a simplement le sentiment qu'il y a entre les mots un certain ordre. Comme le montre l'analyse introspective de ce qui s'est passé au moment de la lecture :

Il y avait un sentiment d'accord ou d'harmonie entre «Newton», «Paley» et «Dieu». Il n'y avait pas d'image apparente associée aux mots : «cieux», «œuvre», ou «Dieu», qui restaient uniquement des mots. L'expression «règne animal» me semble avoir été accompagnée d'une très faible représentation (peut-être était-ce une image des marches qui y conduisent) du Musée de Zoologie dans la ville de Cambridge où j'écris. «Paley», de même, était accompagné de l'image également faible d'un petit livre à reliure en cuir sombre ; et Newton de la vision passablement distincte de la partie inférieure, du côté droit, d'une perruque bouclée.

(IV, p. 28)

Voilà, ce sont là tous les éléments mentaux découverts par l'analyse rétrospective de cette phrase, qui cependant, conclut-il, avait «pour mon état de conscience réellement une *valeur cognitive*» (nous soulignons), et non pas simplement un sens dans la langue où elle est énoncée. Le sens d'une proposition, James l'identifie d'emblée à sa «valeur cognitive». Et cela suffit pour abandonner ici, ou du moins secondariser, la question du sens *et* du langage qui se résorbe ainsi, de manière traditionnelle, dans une théorie de la connaissance. De la possibilité pour la pensée de fonctionner au moyen de signes et de significations autonomes, il ne va retenir que l'inquiétude d'une dérive fondée sur le préjugé, lié à celui de la nature transitive de la signification, que «dans *tout* le domaine de la pensée symbolique nous sommes *universellement* tenus d'avoir en vue, de parler de, et d'atteindre des conclusions au sujet de — *de connaître*, en un mot» (IV, p. 25, nous soulignons). C'est ainsi qu'à une théorie de la signification se substitue une théorie de la vérité.

Ici, connaître signifie rejoindre le «sol nourricier» duquel les significations ont été extraites. Le fondateur de l'empirisme radical, qui s'était donné pour tâche de neutraliser les discours égarants de la métaphysique, va alors tenter, conscient cependant de la difficulté de la tâche, de distinguer le sens du non-sens en opposant les significations formelles, conceptuelles et vides aux significations pratiques qui, elles, tendent vers leur remplissement au moyen de la perception directe ou indirecte.

Au regard de la profondeur de l'intuition, comme structure formelle, la signification des signes semble bien entendu superficielle et incomplète. C'est pourquoi leur intelligibilité doit être garantie par ce à quoi ils renvoient. Ce que font les mots qui, en relayant l'intention, conduisent la pensée, dans son prolongement final, vers un «au-delà»; ou plus justement un en-deçà intuitionnable à partir duquel seulement les mots deviendraient réellement compréhensibles — ce qui explique, conclut James en citant ici Joubert, que : «nous sachions ce que nous avons voulu dire, seulement après l'avoir dit». (*PP I*, p. 280).

Mais cet «en-deçà», vers lequel pointent tous les signes, est le plus souvent une sorte de «halo», une réalité indéterminée «dont nous savons *quelle* réalité elle est par un aperçu des plus faibles et des plus fragmentaires de quelque contexte éloigné dont elles peuvent être entourées» (*IV*, p. 26): «un lambeau d'images», des comportements ou d'autres propositions¹². Aussi, de la familiarité avec le contexte de l'objet visé, et du sentiment de réalité qui l'accompagne dépendent le sens *et* la valeur cognitive des mots qui sont testés pragmatiquement par la perception progressive de leurs effets pratiques réels ou virtuels dans le tout auquel ils appartiennent¹³:

En dehors de cette signification pratique, les mots Dieu, libre arbitre, dessein, etc., n'en ont aucune. Ils ont beau, pourtant, être obscurs par eux-mêmes; ou bien l'on a beau ne les prendre que dans

12. La signification du mot «tigre» ne nous est pas connue par «une espèce spéciale d'existence, appelée existence interne et intentionnelle», mais par «notre capacité à énoncer toutes sortes de propositions qui ne contrediraient pas d'autres propositions exactes en ce qui concerne les tigres» (*IV*, p. 39). Mais faire le voyage jusqu'en Inde pour voir des tigres en chair et en os demeure la finalité et le sens ultime de chaque proposition les concernant.

13. Il est bien possible que la difficulté de trouver des *sense data* dans l'expérience subjective qui fondent les significations des mots ait amené James d'une conception du sens psycho-gnoséologique (qu'il continuera cependant à défendre à la grande satisfaction de Russell) vers celle plus fonctionnelle suggérée par la doctrine pragmatique.

leur sens intellectualiste : dès que nous les emportons avec nous au milieu des plus épais fourrés de la vie, les ténèbres qu'il y avait là deviennent lumineuses tout autour de nous ! Par contre, en étudiant ces mots et leur définition, cessez de vous dire qu'il n'y a là qu'une finalité intellectuelle : où êtes-vous ? Vous êtes en train de contempler niaisement un prétentieux simulacre de pensée !

(*PM*, p. 95)

Il faut préciser ici que la conception pragmatiste du sens est aussi liée à un autre aspect de la genèse du langage qui cherche à tenir compte du phénomène de l'intersubjectivité en se fondant sur la doctrine du sens commun. James note à ce propos que probablement d'heureuses découvertes furent faites, auxquelles, une fois vérifiées dans l'expérience immédiate, les catégories du sens commun ou nos représentations familières s'adaptèrent, et se consolidèrent en se propageant de proche en proche, jusqu'à «devenir la base de tout langage» et «s'insérer dans sa structure même»¹⁴.

Reste qu'une fois inscrit dans la trame du langage¹⁵, les concepts, se caractérisent essentiellement par leur «identité», leur «objectivité» et leur «stabilité» que procure l'appartenance à un «système de relations éternelles»: «ils signifient toujours la même chose», car «une fois perçues les relations établies entre certains termes, elle s'établira toujours entre termes semblables». Dans cette mesure, les concepts nous permettent «d'identifier nos perceptions» (et non pas seulement celles qui leur ont donné naissance), et ainsi de nous «adapter à une ambiance plus vaste que celle des animaux»; sans eux, il faudrait vivre «en “recevant” simplement chaque moment de notre expérience, comme l'anémone de mer, immobile sur son rocher, reçoit pour se nourrir ce que la lame ou les vagues lui apportent»; par ailleurs les signes conceptuels «suppléent à l'étroitesse de l'expérience personnelle», avec ce supplément nous pouvons joindre l'éloigné, bondir à la surface de l'expérience, et nous orienter dans le monde. Les mots, ces «items sensibles», sont «comme une vapeur émanée de la perception même, dans laquelle ils viennent se recon-denser chaque fois qu'un besoin pratique leur en donne l'ordre», ils «apportent un mystérieux plus, la signification comprise».

14. Voir *PM*, p. 131-39.

15. C'est de ce point de vue, plus structural que généalogique, que James analyse dans son *Introduction à la philosophie* le rôle du concept. Ce qui expliquerait aussi l'introduction massive et surprenante dans cet ouvrage du lexique platonicien.

La fonction conceptuelle n'est pas «un simple crochet peint, auquel on ne pourrait suspendre aucune chaîne, car, en réalité, nous suspendons des perceptions à des concepts, et des concepts à des perceptions, sans distinguer et indéfiniment» (*IPH*, p. 132). Langage et expérience, concepts et percepts, pensée et monde sont littéralement plongés les uns dans les autres, indispensables les uns aux autres, ils se fertilisent mutuellement, et il est donc tout aussi impossible, dans le monde où nous vivons, de démêler l'écheveau de leurs contributions respectives que de répondre aux questions : «est-ce la rivière qui fait ses rives, ou les rives qui font la rivière ? Est-ce plutôt avec sa jambe droite ou avec sa jambe gauche que l'homme marche ?» (*PM*, p. 175).

La dynamique de ce rapport chiasmatique éclaire bien aussi le double point de vue sur le langage, à la fois historique et structural, adopté par James notamment dans *Le Pragmatisme*. Ouvrage dans lequel il soutient, d'une part que le langage — nos vocables, nos locutions mais aussi nos vérités, nos croyances, nos lois, nos prohibitions, etc. — s'inscrit et se réalise dans un devenir dont les différentes couches se «greffent» les unes sur les autres, et «viennent s'ajouter à l'histoire poursuivant son cours» (*PM*, p. 169); et d'autre part, que les mots, après avoir été arbitrairement choisis, forment un tissu cohérent de significations dont nous héritons, et que nous devons préserver sous peine qu'il cesse de s'ajuster à aucune de ses relations avec le monde.

Mais James ne poursuivra pas la voie qu'il ouvre ici en direction d'une meilleure compréhension du langage. Le lien intime entre la pensée et les signes, entre le sémantique et le pragmatique, la co-appartenance des concepts et des percepts, du langage et de l'expérience, tout cela, répète-t-il, ne doit pas faire oublier l'essentiel, à savoir les racines empiriques ou le fondement naturel (social, comportemental) du langage qui seuls importent du point de vue de la théorie. Supplément indispensable, mais ni adéquat, ni suffisant, les signes «restent de formation dérivée», et n'ont d'intérêt que dans la mesure où ils reconduisent sur le site de l'émergence du sens. Or, les métaphysiciens et les logiciens, plutôt que de voir dans les signes un complément utile, empressés d'écarter tout ce qui sent «le ferment humain», ils vont les sublimer.

La généralisation représente toujours un peu de divin qui entre dans l'esprit ; d'où le frémissement qui l'accompagne.

Emerson

Un des grands avantages de la pensée et du savoir est de nous familiariser avec le monde et de nous guider aisément, si ce n'est vers les choses elles-mêmes, au moins vers «d'autres réalités qui leur sont associées, notamment les termes du langage humain qui désignent les choses» (*PM*, p. 155). La fonction subsidiaire du langage a donc des aspects positifs, mais qu'elle perd dès que le langage est considéré comme un élément discret, disant l'être ou le *quid* des choses. La suspicion de James, comme nous allons encore pouvoir le vérifier, ne s'exerce pas à l'endroit de tout le langage, mais à l'endroit de la réification d'aspects particuliers de celui-ci.

Ce qu'il nomme «intellectualisme vicieux», et dont Platon serait l'initiateur, désigne l'exclusion de considérations pour une chose en dehors de ce qui est spécifiquement inclus dans son *nom* et sa *définition*: «ainsi, je définis une perception donnée en disant “voici du mouvement”, ou encore “je me meus”; puis je définis le mouvement en disant qu'il consiste “à être dans deux endroits différents à deux moments successifs du temps”». Plus nous poussons loin cette habitude invétérée d'apprendre *sur*, plus nous pensons que connaître un objet consiste à s'écarter de ce qui en est donné par l'expérience. Jointe «au charme intrinsèque des formes conceptuelles, cette habitude est la source de la philosophie “intellectualiste”» (*IPH*, p. 103). Un tel intellectualisme sublime la fixité du concept, la logicité du nom, le pouvoir de généralisation qu'il procure, et suppose de façon non-réflexive que les choses, ainsi subsumées, sont en réalité comme nous les conceptualisons. Pour James, le cas de Bertrand Russell fait office de paradigme :

La pire espèce d'abstractionisme s'attache aux pas de M. Russell dans ses propres efforts pour dire positivement ce que signifie le mot «vérité». [...] Il tente cet exploit en limitant la discussion à trois termes seulement : une proposition, son contenu, et un objet, abstraction faite de tout le contexte de réalités associées où de tels termes se trouvent enserrés dans tous les cas effectifs de connaissance. Il soumet les termes, ainsi pris dans le vide, et érigés en pures entités logiques, à toutes les permutations et combinaisons possibles, les torture jusqu'à qu'il n'en reste plus rien, et, après toute cette gymnastique logique, lâche la prodigieuse conclusion que voici...

(*IV*, p. 247)

L'erreur invétérée du philosophe consiste à utiliser les noms de réalités concrètes, de phénomènes, comme s'il s'agissait d'entités primitives, indépendantes et stables, qu'il suffirait de mettre derrière le réel pour le fonder, le décrire ou l'expliquer — la logique du concept étant ainsi reconnue comme le seul substitut légitime de la vie qui pourtant ne lui ressemble en rien. Aux objets particuliers, indéterminés et instables de l'expérience sont substitués des substantifs désignant des caractéristiques qui ne concernent, en vérité, que leur correspondant conceptuel. C'est ainsi qu'un arrière-monde factice, avec son «cortège d'idoles» et d'«énigmes artificielles»¹⁶ fut créé et plongea l'Antiquité dans les ténèbres... car à «l'instant où la "vérité abstraite" a remplacé la "réalité", la véritable nature de la "réalité" s'est éclipsée» (*IPH*, p. 114). Mais c'est sur le mode de l'humour que James annonce l'éclipse de l'être par ses formes subsidiaires, en faisant allusion aux générations de professeurs¹⁷ pour qui une indispensable «sous-ventrière» est nécessaire :

Il faut, insistent-ils, quelque chose qui soit pour le fini, pour la multiplicité, un support; quelque chose par quoi l'unifier; quelque chose à quoi l'attacher; au moyen de quoi tenir l'ancre — et quelque chose qui ne soit exposé à rien d'accidentel: quelque chose d'éternel et d'inaltérable. Il faut quelque chose d'immuable pour y asseoir tout ce qu'il y a de variable dans l'expérience. Derrière notre monde réel, notre monde «en acte», existant de fait (*de facto*), il faut un autre original, un double, définitif et antérieur, existant de droit (*de jure*), où se trouve déjà, «en puissance» (*in posse*) tout ce qui peut arriver...

(*PM*, p. 182)

Le corollaire de cette erreur consiste à supposer que là où il n'y a pas de noms, mais par exemple des conjonctions, des disjonctions, ou des prépositions, rien ne saurait exister, si bien qu'une partie du langage humain, des mots comme «*dans, sur, de, avec, et, mais, si*», aussi bien que *afin que* et *parce que*, se voit privée de sens»; alors que

16. Voir sur ce point les pages 104-14 de son *Introduction à la philosophie* où James analyse un certain nombre d'énigmes produites par la transposition conceptuelle.

17. Parodier les discours des professeurs (comme présenter aussi les systèmes philosophiques sous la forme de récit), est un des artifices rhétoriques et pédagogiques favori de James. Il lui permet de mettre en évidence le schématisme conceptuel particulier qui se cache derrière des systèmes très sophistiqués, et d'en démystifier les prétentions universalisantes, réduites désormais à un style de discours: objectivant, monotone et impersonnel, réfléchissant un désir de généralisation hypertrophié.

d'une part ils correspondent bien à un «*feeling*», et que d'autre part, «ni les éléments de la réalité, ni les significations de nos mots ne sont séparables comme les mots eux-mêmes» (*IPH*, p. 244)¹⁸. La signification de la proposition «Colomb a découvert l'Amérique en 1492» ne correspond pas à sa décomposition en noms «Colomb», «Amérique», ou «la découverte de l'Amérique» mais à «Colomb-a-découvert-l'Amérique-en-1492». C'est ainsi qu'en voulant réhabiliter la part transitive et relationnelle du flux de l'expérience contre l'hégémonie du nom (ce support fixe de significations inaltérables désignant des objets stables et déterminés), James est amené à contester un des premiers gestes de la philosophie, à savoir l'exclusion par Aristote de l'ordre de la *phone semantike* de tous les éléments du langage qui n'ont pas de sens par eux-mêmes pour ne garder que ses éléments substantivables qui sont aux fondements des «herbariums logiques».

«Vivant» dans un monde peuplé de concepts et de définitions, le philosophe considère le système «éternel» qu'ils constituent comme le seul royaume de réalité à connaître et rejette dans l'ombre toute connaissance des faits particuliers. Les théories de la représentation, impliquent toutes, dans leur schéma, un intermédiaire mystérieux, un «double spirituel» ou un *tertium quid*, le «vrai», qui, placé entre le sujet et l'objet, entre le langage et le monde, est censé expliquer, légitimer et garantir la vérité de nos croyances. De telles théories, pour James, sont à rejeter, car elles ne font que creuser un fossé, là où il n'y a en réalité aucune raison de supposer une stricte hétérogénéité.

Ce qui se laisse réellement appréhender est un enchevêtrement, une compénétration dans un tissu complexe d'expériences sensibles directes (perceptuelles) et indirectes (symboliques) qui sont connaissables (au moins partiellement) en termes de «relations externes», c'est-à-dire par des explications de type «naturaliste». S'il y a bien des différences de significations entre les concepts, celles-ci se fondent non pas sur des différences d'entités qui appartiendraient à des «catégories ontologiques» hétérogènes, mais sur des différences de «fonction» liées aux conséquences concrètes que ces concepts ont «pour nous». Et si un concept peut être dit «vrai», c'est en fonction de l'approbation que son usage exprime, et non pas en vertu d'une relation de «correspondance» obscure et inanalysable. Ce fossé créé par l'intervention de *tertia* est précisément ce qui conduit le philosophe à

18. L'importance des aspects transitifs du langage, et le fait qu'il dit bien quelque chose de notre expérience du monde est bien mise en évidence notamment dans les *Principles* dans le chapitre «The Stream of Thought».

se réfugier dans les principes *a priori*, dans les fondements ou dans l'absolu qui visent à combler le vide produit par les idéalités philosophiques. Le redoublement de l'expérience par des entités qui la réduisent et la figent permet certes de glisser aisément à sa surface, mais ne la fonde en aucun cas ; comme si les entités ou les noms extraits de l'expérience pouvaient ensuite la précéder et la légitimer !

Les différents moments de l'expérience et ce qui la compose tiennent ensemble de par leurs relations internes, de par leur propre dynamique, et ce que nous en appréhendons n'a besoin, dit James, d'aucun support externe, d'aucun «agent unificateur plus puissant». La Vérité, Dieu, l'Absolu, la Justice, le Beau, ces mots se posent sans personne pour les penser et ressemblent «à un vêtement qui va sans que personne l'ait jamais essayé, à une adorable musique qu'aucune oreille n'a jamais écoutée !» (*PM*, p. 226). Ces principes, ces concepts lumineux et puissants, ou ces «*solving names*» comme il les nomme parfois, ne sont, en vérité, que la marque d'un problème philosophique sans solution, car «les philosophes n'ont affaire qu'à des ombres, alors que la vérité même est connue de ceux qui vivent et qui sentent» (*PM*, p. 39).

Cependant un problème philosophique ne survient pas par hasard, mais quand l'esprit se retourne sur nos transactions usuelles, pour les réfléchir. C'est ainsi toujours dans un *après coup* que le philosophe intervient, lorsqu'il cherche en quelque sorte à nous mettre d'accord sur l'accord de nos concepts avec la réalité — la conséquence est que «la *nature* de cet accord devient parfaitement incompréhensible, aussi bien que la *raison* qui le réclame. Impossible d'imaginer ni un contenu, ni un motif pour cette abstraction qui n'a plus aucun sens !» (*PM*, p. 166).

Emportés par le courant de l'expérience, nos points de vues sur celle-ci sont contingents et limités ; la nécessité ne provient pas d'une contrainte logique supérieure, mais dérive de notre nature finie¹⁹, nous nous l'imposons pour répondre à nos craintes face au bouillonnement de la vie. Au besoin de s'abstraire de la gangue du quotidien correspondent, selon James, deux passions morbides qui ont trouvé leur expression dans l'esthétique rationaliste (les masques apolliniens, dit Nietzsche) : la première est une passion hypertrophiée pour l'unité, l'essence universelle, la généralisation qui ignore tout ce qui ne peut

19. Dans ses notes personnelles, James relève à plusieurs reprises que «les philosophies ne sont que des images (*pictures*) du monde qui grandissent dans l'esprit de différents individus».

entrer dans son moule (et James ne manque pas de fustiger à cet égard les édifices conceptuels construits sur les concepts de «vie», de «mouvement», de «différences» ou de «changement»²⁰), la deuxième correspond au besoin pathologique d'une claire représentation qui conduit, à l'inverse, à une perte de toute vision synoptique, à une indisposition à traiter les abstractions comme des entités intelligibles. Indisposition qui se traduit par un penchant non réfréné à voir des cas particuliers pour toute chose et par un découpage abusif des objets de pensée. Aussi, les dessins très clairs et précis avec lesquels nous recouvrons la surface de nos expériences, ou les «temples de marbre» que nous construisons, ne reflètent-ils pas l'ordre du monde, mais ils cachent une souffrance :

C'est un sanctuaire, classique en effet, où l'imagination du rationaliste peut trouver un refuge et oublier l'aspect confus, gothique, que présentent les faits pris tels quels. On ne fournit là aucune *explication* de notre univers concret : au lieu de l'expliquer, on lui substitue une chose qui en diffère absolument et dont la seule utilité sera de nous offrir un remède à ses maux, un moyen de salut.

(PM, p. 35)

Savoir sentir, en chacun de ces livres, ce qui est comme le parfum caractéristique de la personne, son parfum reconnaissable, mais impossible à définir : cela est le plus beau fruit d'une culture philosophique consommée.

(PM, p. 43)

Au début de ses recherches James écrivait dans une lettre «*style is not my forte*». Si surprenant soit-il, venant de la part d'un des penseurs les plus originaux, ce commentaire reflète cependant les incertitudes qu'a pu avoir James, alors qu'il était à la recherche d'un style qui fait l'objet de nombreuses remarques acerbes, mais souvent aussi admiratives, de la part de ses lecteurs et amis. Ce commentaire auto-critique est une des nombreuses marques qui jalonnent l'élaboration d'une écriture philosophique qui soit en prise directe avec le concret et qui réintroduit au cœur de la pensée l'inarticulé, le vague et l'*innommable* tout en respectant la diversité des contextes et la pluralité des points de vue possibles.

20. Cf. *IPH*, p. 100-102.

A propos des *Principles*, J. Dewey écrit qu'«ils ont détruit une vieille superstition qui règne en science, que pour avoir de l'autorité un travail doit être mortellement ennuyeux». Ch. S. Peirce, lui, salue l'ouvrage de son ami, mais lui reproche vertement son «écriture idiosyncrasique», ses «fantaisies langagières» et ses «jeux de mots sophistiqués»²¹. Quant à James, il percevait les *Principles* comme un «énorme rat ébouriffé», un «bric-à-brac moyenâgeux» qui serait bientôt désuet, et voyait son système en général «comme une arche construite seulement d'un seul côté»²².

Pourtant rien ne justifie de tels jugements, en apparence du moins. L'ordre et le choix des thèmes (à l'exception de «The Stream of Thought»), et la succession des chapitres sont conformes aux exigences académiques de l'époque. James maîtrise parfaitement les conventions du genre, et le style d'exposition analytique compose la plus grande partie des *Principles*: il définit, distingue et expose des résultats (empiriques); il critique des méthodes et des procédures, il fait des hypothèses, explique et argumente. Cependant ces trois jugements, certes très différenciés, mentionnent tous, à juste titre, un éclectisme formel au niveau du mode d'exposition (dont on retrouvera plusieurs aspects dans les écrits postérieurs, notamment dans *Le Pragmatisme*):

— de nombreux personnages traversent les *Principles*: philosophes, éducateurs, ecclésiastiques, psychologues, physiologues, économistes, explorateurs, journalistes, naturalistes, etc. Si leur style est d'ordinaire assez impersonnel et met en avant le ton de celui qui sait, qu'ils soient fictifs ou réels, James ne va pas hésiter à les personnaliser pour les mettre en scène comme représentants de «positions possibles»²³, et à présenter ses propres recherches comme le fruit d'une réflexion très personnelle;

21. Dans son compte rendu pour «The Nation», Peirce ne donne pas d'exemple des idiomes qu'il désapprouve. Mais l'élégante simplicité du style de James ne devait guère être au goût de celui qui avait érigé la laideur et la complexité lexicale en principe terminologique, afin de sauver sa pensée du galvaudage.

22. C'est ce qu'indique une note concernant son dernier ouvrage, inachevé et qu'il souhaitait qu'on intitulât en vue d'une publication posthume «Préliminaire à une introduction à la philosophie», publié en français sous le titre «Introduction à la philosophie»... Ce livre devait selon James compléter l'édification de cette arche et éviter ainsi qu'elle ne s'écroule.

23. Par un acte de l'imagination, ou par un mouvement de sympathie, il est essentiel pour James d'essayer de saisir le centre de gravité d'une pensée qui est indissociable de la mélodie du texte: «notre compétence en philosophie se

— la voix du locuteur n'a jamais la solitude magistrale de celui qui maîtrise les autres voix. Au milieu de celles-ci, qu'elles soient rapportées directement (il y a plus de deux milles citations dans les *Principles*, notes non comprises) ou indirectement, la voix de James semble en être une de plus, ou presque — constante elle ne se laisse non plus jamais tout à fait absorber par les autres discours ;

— la variété des genres (description, récit, méditation, exhortation, parodie), la juxtaposition de styles et des niveaux de langue très variés, souvent opposés, contrastent violemment les points de vues possibles, brisent les attentes convenues, la linéarité et le pathos du discours philosophique supposé refléter la subtilité de ses objets et l'importance de leur raison²⁴;

— la démultiplication des images et des analogies d'une part, et celle, d'autre part, des exemples qui dépassent largement la simple illustration d'arguments (au lieu de donner trois exemples comme le demande la convention, James en propose souvent sept ou huit), font en réalité découvrir au lecteur un monde très bigarré et foisonnant d'activités diverses.

A ces traits caractéristiques des *Principles*, il faut en ajouter au moins trois autres plus facilement identifiables dans les écrits et conférences postérieurs :

— au lexique traditionnel de la représentation James substitue les mots de «traduction», «transposition», «ressemblance», «opération», «usage», «activité», «contexte», «croyance». Ce geste signe ainsi l'abandon d'une «théorie de la vérité» au profit «d'une généalogie des significations du concept de vérité». Or, ce que signifie un concept, ce sont les fonctions et les conséquences qu'il a dans nos activités, quelles qu'elles soient ;

— à une syntaxe centrée autour du nom, il substitue des articulations proprement *innommables*; privilégiant notamment les aspects transi-

mesure [...] à la justesse de l'épithète directement expressive par laquelle, dans un objet si complexe [un système], le point essentiel est saisi et dégagé» (*PM*, p. 44).

24. James est en effet parfaitement conscient de la force disruptive de certaines tournures langagières qui doivent reconduire au concret et provoquer un choc chez le philosophe qui le nie : «Si un mot étranger, inhabituel est introduit, si la grammaire dérape, si un terme provenant d'un vocabulaire incongru apparaît soudainement, tel que "piège à rat" ou "facture du plombier", dans un discours philosophique, et que la phrase dénote bien un fait, comme si c'était le cas, d'une telle incongruité nous recevons un choc et l'esprit de sérieux disparaît.» (*PP I*, p. 253)

tifs du langage, les ellipses, la modulation constante des énoncés²⁵, et un jeu des métaphores (limitées dans leur pouvoir refiguratif). Dans son effort pour mettre en évidence les limites de la verbalisation de l'expérience et en préserver ainsi la richesse et la transcendance, James s'ingénie à brouiller toute signification conceptuelle apparente. Concernant par exemple les métaphores, il va constamment rappeler qu'elles ne sont que des traductions approximatives, et qu'il ne faut pas tomber dans le piège de leur littéralisation. Très vite une métaphore peut en effet perdre son statut de simple esquisse comparative, se figer, et se substituer à l'expérience vivante qui l'avait suscitée. C'est pourquoi il prendra toujours soin de renouveler son stock de métaphores, de lancer de nouvelles métaphores contre les anciennes, tout en neutralisant leur portée : par exemple de la métaphore de la mosaïque, supposée traduire notre expérience réelle, il dira qu'elle est inadéquate : trop statique, elle suggère aussi l'idée fausse qu'il y a un ciment qui ferait tenir ensemble les morceaux de l'expérience ;

— enfin, au langage écrit James préfère l'oral qu'il trouve plus poétique et plus contextuel, bien qu'il parle de lui-même comme d'un «graphomane». Inséparables du grain de la voix, les signifiés forment avec les signifiants une sorte de «halo diffus et profus». Ils se nuancent et se chargent suivant les intonations et les variations de timbres, suivant l'inflexion donnée à tel mot ou à telle phrase, ou encore suivant les mimiques et les gestes qui les accompagnent dans tel ou tel contexte énonciatif. (Il nous semble donc qu'en raison de son évidence phonique, cette voix n'a pas besoin d'être déconstruite). Quant au texte écrit, ordinairement structuré, prosaïque, il atténue et étouffe ce qui n'est d'abord qu'un murmure. Surtout, l'écriture philosophique a pour effet de fixer le flux mouvant de la conscience, et de le livrer ainsi à la répétition du même, ce qui a pour conséquence de donner aux énoncés un caractère prescriptif et définitif qu'ils n'ont pas en réalité²⁶.

25. A ce propos il écrit dans une lettre : «il n'y a pas de proposition qui ne demande pas une autre proposition après elle, pour la souligner, pour en limiter la portée ou de quelque façon que ce soit pour la sauver de l'erreur parce que son contenu pêche par manque ou excès» (*TCW, II*, p. 38).

26. C'est d'ailleurs souvent à la transcription écrite de ses exposés que James attribue l'incompréhension dont sa pensée fait l'objet. Aussi prend-il toujours soin dans son argumentation de restituer à ses détracteurs le contexte dans lequel il avait pu avancer tel ou tel argument.

«*It should be apparent by now that in pressing their case the Americans simply sound different*», faisait un jour remarquer un professeur²⁷. Ces quelques traits du discours rapidement évoqués ci-dessus ne sont-ils pas en effet les marques tangibles d'une différence : entre la conscience de la limite et de la faillibilité de tout point de vue et les prétentions textuelles à la maîtrise absolue de la pensée, à la compréhension exhaustive (même différée à l'infini); entre la conscience, d'autre part, de la contingence de tout discours et les ingrédients du discours philosophique traditionnel, à savoir les «vérités apodictiques», l'«inconditionné», les «principes *a priori*», l'«ordre des raisons», les «explications nécessaires» et «définitives». C'est ainsi un autre rapport à sa propre énonciation qu'instaure ici James, qui anticipe, dans une certaine mesure, une alliance avec des penseurs comme Nietzsche, Wittgenstein, Derrida, ou Rorty²⁸.

Le rejet du logocentrisme ne s'articule donc pas seulement, négativement, autour d'une critique de la nominalisation dont un langage transparent et impersonnel serait la traduction littérale, mais aussi, positivement, autour d'une mise en scène de locuteurs variés qui suivent leur trajectoire personnelle que le locuteur principal laisse en suspens avec leurs illusions, leurs affirmations ou leurs doutes. Malgré l'espoir, présent depuis les premiers écrits jusqu'au dernier, de voir un jour se réaliser une grande synthèse métaphysique, James, attentif à la part contextuelle et poétique du discours, ne cède pas sur l'exigence de tenir compte de la particularité de chacun. Qu'il s'agisse d'expériences personnelles, de recherches esthétiques, de révélations religieuses ou des sciences particulières, il refusera toujours de transcender dans un discours omnicompréhensif. Au contraire, il essaiera de démasquer la volonté de pouvoir qui se cache derrière un tel discours dont les prétentions à l'universalité — fondées sur l'illusion que le langage est un composé d'essences nominales désignant des essences réelles distinctes — ont pour effet qu'il s'annule avec les discours rivaux.

27. Au contraire des continentaux qui découvrent, non sans certaines résistances, les limites du discours philosophique, il y a, vraisemblablement pour des raisons socio-historiques, chez les penseurs américains un sens quasi-naturel de la contingence du discours, mais qui pose d'autres problèmes (auxquels James n'échappe pas) notamment autour du rationalisme opposé au relativisme et au scepticisme.

28. Alliance que Rorty met bien en évidence dans son néo-pragmatisme à propos de la critique jamséenne de l'idée de «théorie de la vérité».

Un changement de cap en philosophie commence, selon James, en se détournant du confort métaphysique et du plaisir esthétique obtenu par la construction d'un système (harmonie des proportions, hiérarchie du discours et des valeurs, etc.), au moyen d'une conceptualité abstraite, figée et superficielle, coupée du devenir spatio-temporel. Ainsi, lorsque dans *Le pragmatisme*, il relève que «dans ces derniers temps, on a beaucoup parlé des services que rend l'imagination dans les sciences» et qu'il est grand temps «de parler avec insistance de l'utilité d'avoir un peu d'imagination en philosophie» (*PM*, p. 166), c'est à la *poiesis*, à l'imagination verbale qu'il fait indirectement appel, — appel qui en appel non pas à la production d'énoncés dont la finalité serait de réfléchir ou de refigurer dans sa forme une réalité qui de toute façon l'excède de toute part, mais à une réécriture philosophique transfigurative et produite dans les limites imposées par la finitude de l'expérience.

Cependant, si la création de cette nouvelle syntaxe abandonne le fantasme d'un langage transparent et purement dénotatif qui, en s'effaçant devant l'objectivité des significations, masque le réel, plutôt qu'il ne le manifeste, elle ne renonce pas pour autant au dictum (auto)mimétique. Autrement dit, elle est aussi un schématisme rhétorique qui, bien que dépouillé de ses attributs universalisants, fait néanmoins écho au schématisme théorique, certes affaibli, de l'empirisme radical qui présuppose une couche pré-linguistique et empirique du sens déterminante. D'abord fondamentalement indicible, ce sol originaire duquel se dégagent les concepts va pourtant finalement apparaître aux yeux de James comme partiellement traduisible, à partir du moment où il trouvera le langage suffisamment bien fait pour cette tâche. Il va ainsi négliger toute réflexion sur une possible structuration des «faits», des «sensations» ou des «sentiments» par le langage.

C'est que, supposée traduire de la façon la plus adéquate possible notre expérience pleine et kaléidoscopique du monde, la métaphysique de James est le produit d'une erreur invétérée qui consiste à voir dans le langage et le monde deux choses distinctes, ou plutôt, à en faire les objets de deux expériences séparées : l'une formelle, vide et secondaire qui est supposée se rapporter à l'autre concrète, pleine et première. C'est que la distinction du langage et du monde de l'expérience, supposé le fonder, engendre inévitablement le problème de leur comparaison et ouvre un abîme de scepticisme contre lequel James luttera durant toute sa vie.

Bien qu'il reconnaisse la difficulté d'opérer une telle distinction, et qu'il admette à l'occasion que langage et monde sont «co-ordonnés»

et inextricablement enchevêtrés, il nous semble que, sur ce point, Nietzsche assume mieux que James le caractère plastique et rhétorique du monde que nous trouvons. Parti de l'expérience pure, même s'il admet qu'elle est en fait toujours «infectée» par le langage, James ne peut abandonner ce postulat au profit de la création, de l'imagination poétique ou d'une traduction sans commencement ni fin. Il ne peut renoncer à la hiérarchie entre concepts et percepts au profit d'une co-appartenance originaire ou *a priori*, sans que, bien entendu, son «système» ne s'effondre. Cherchant toujours et encore à concilier la création et le poétique avec un réalisme (scientifique) et une théorie de la connaissance (qui de façon traditionnelle fait de la perception la seule source authentique du sens), il soutiendra parallèlement l'existence d'une origine déterminante, mais inconnaissable, et l'existence d'un texte corporel original antérieur au langage (les «faits» tirés de l'expérience) auquel pourrait être comparée la traduction, si les énoncés sont pour ainsi dire «poétiquement corrects».

C'est ainsi qu'il va constamment glisser dans ses écrits du «*seeing as*» (voir comme) vers un «*seeing in*» (voir dans), autrement dit, vers un mode d'énonciation qui dépeint des phénomènes, là où règne toujours-déjà un enchevêtrement de signes. Comme aveuglé par l'expérience métaphorique et fulgurante du vécu concret, et pressé de reconduire le fondement du sens d'un au-delà (intelligible) à un en-deçà (sensible) du langage²⁹, il néglige ce dernier, passe, sans s'arrêter, d'une critique du système des significations idéales à un fondement naturel empirique. Voyageant d'une transcendance à l'autre, après avoir montré les insuffisances du langage à dire une réalité qui l'exède, mais comme rassuré sur sa puissance poético-descriptive, James omet de revenir sur la détermination métaphysique du signe et de son rapport à l'expérience qui implique le maintien d'une position transcendante nécessairement illusoire. Il serait le représentant inessentiel de quelque chose de plus fondamental que lui : sa signification, là, les eaux calmes et profondes des objets idéaux, ici, la vie du corps, des émotions ou des sentiments où, croit James dans la tempête, «notre ancre trouve à se fixer, car elle mord à même le roc».

Pierre-Yves HUNZIKER

29. Qu'il s'agisse de sensations, de comportements ou d'activités n'est ici pas important.

